

Anne-Marie David

Université de Montréal

Sur « Les pauvres »
de Plume Latraverse

« **L**es pauvres¹ » est une chanson composée de huit strophes de huit ou sept vers chacune, terminée par une chute d'un vers en suspens, soit une strophe à lui tout seul. Les vers sont généralement construits selon une structure anaphorique — « [les pauvres] font [quelque chose] » — de six ou sept pieds. Ce « modèle » est toutefois très souple et régulièrement brisé par l'insertion d'un vers plus bref, rendu non-anaphorique par l'élision du sujet, un complément en apposition ou l'utilisation du pronom « y ». Le procédé intervient deux fois par strophes au début, puis une déstructuration progressive se produit à mesure d'une « désanaphorisation » des strophes. Les rimes, quant à elles, sont aussi pauvres que les individus dont elles traitent et elles miment la platitude de leur existence.

1. Plume Latraverse, « Les pauvres », *All Dressed*, Disques Dragon, Montréal, 1978.

Ces pauvres, s'ils sont longuement décrits, sont étrangement absents : ils n'ont pas la parole — on parle d'eux, et non *pour* eux — et on ne s'adresse pas à eux non plus. Si « les pauvres vont pas voir de shows » (5-1), c'est qu'ils n'ont pas accès à la culture que suppose l'écoute ou la lecture de la chanson. Ils sont donc objectivés par un discours qui ne les considère pas comme des sujets à part entière et aucune identification de la part du lecteur/auditeur n'est possible. Les pauvres sont appréhendés comme un groupe fermé, homogène — ils partagent des traits communs — et désindividué — le pronom indéfini « ça » leur est souvent accolé. Le texte répertorie ainsi une série de clichés, de préjugés, d'idées préconçues sur la pauvreté, de manière à proposer le survol d'un imaginaire social québécois du BS, de l'assistance sociale : « l'Bien-être » nommé au premier vers de la deuxième strophe. Si le ton en est généralement péjoratif, voire agressif, une note de commisération surgit à l'occasion (« Les pauvres, y ont pas ben d'la chance », 5-7); l'imaginaire social n'est pas monolithique.

Cette reprise est évidemment ironique : l'accumulation des clichés fait apparaître leur absurdité. Si la manœuvre fonctionne, c'est que la violence du discours, qu'elle retourne contre lui-même, est extrêmement forte. Dans la strophe liminaire, les pauvres sont dépossédés culturellement : ils sont « trop nonos » et « ont pas d'argent » pour « des shows ». La seconde les enferme : ils « r'gardent par la f'nêtre » et ne peuvent « s'sortir d'la misère » qui les cerne. Dans les troisième et quatrième, les pauvres n'ont pas de statut social si ce n'est par le crime. Ils sont interdits d'accès à la consommation et aliénés par leurs désirs, comme le souligne la rime interne « vitrine »/« robine ». La pauvreté devient une maladie génétique à la cinquième strophe — elle est transmise « de père en fils » —, à enrayer à la sixième par la stérilisation ou le meurtre — les fameuses « briques s'a tête »... Les pauvres, c'est évident à lire la suivante, n'ont pas leur place « icitte » : « ils gèlent » sous nos climats. La dernière strophe enfonce le clou, les pauvres sont dénués d'intelligence — « c'pas des grosses bolles » — et s'alimentent des clichés de leur propre misère — les « s'melles de bottes » et le « beurre de pinottes ».

Les pauvres sont donc privés tour à tour de culture, de mobilité, de statut, de droit à la vie et à un espace de vie. Ils ne sont rien, qu'une humanité (ou une pauvreté) nue — constat que vient toutefois relativiser la chute cinglante sur leur asservissement aux médias de masse. Ces constatations invitent à considérer les pauvres, au-delà d'une métastase de l'imaginaire social, comme des séquelles d'un Québec catholique. Mais si les références à un discours religieux sont bien présentes², elles sont rares et éparses : sont-elles vraiment significatives? La « TV couleur » finale serait, alors, peut-être le signe d'une nouvelle pauvreté, branchée (relativement) sur la consommation et donc interdite de salut.

2. Les mentions du « pain » et des familles (trop) nombreuses et la reprise, sur le mode d'un souhait, des paroles bibliques « Les derniers seront les premiers » à la fin de la deuxième strophe.